

AUTOMNE 2014 | NUMÉRO II

EKPHRASIS

L' O P U L E N C E



Comité lecture

Anis Azzoug, Marianne Lavoie, Geneviève
Le Dorze, Gabrielle Ouimet, Annie-Kim
Robitaille, Cédric Trahan, Francis Tremblay,
Élise Warren

Couverture

Élise Warren

Impression

Le Caïus du livre inc.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2014

SOMMAIRE

DE L'OPULENCE

- 9 **THAN**
Geneviève Le Dorze
- 11 **L'ARBRE BLEU**
Elise Warren
- 14 **RIDEAU**
Édith Payette
- 22 **LE RÈGNE DES
CHRYSANTHÈMES**
Évelyne Bisaillon
- 30 **L'HOMME BRÛLÉ**
Louka Lapointe Hénaut
- 39 **LA TOMBÉE DU
RIDEAU**
*Dominic Laperrière-
Marchessault*
- 43 **NERFS DE
CARCASSES**
*Laurence Bouthillier-
Lemire*
- 48 **LE MEILLEUR DES
DEUX**
Annie-Kim Robitaille
- 51 **LE SCEPTIQUE**
Francis Tremblay
- 55 **ATLAS FINI**
Cédric Trahan

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l’empreinte de l’antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d’une œuvre, sa démarche en est dérivée. C’est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu’est le texte. C’est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l’inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l’imaginaire encore informe et la mise en corps de l’écriture qui s’ouvre, explorateur, sur l’éden des lettres.

Parce qu'en publiant, quelque chose se fixe. Quelque chose comme un Livre. Un mouvement s'arrête, celui de l'Écriture.

L'Opulence du siècle d'abord, avant tout. On ne peut le taire. Avec ses tours, ses superstars, son hypermobilité, sa surconsommation. Que je prenne une bouteille d'un bon petit vin un peu trop cher pour moi, que je lève les yeux sur Sherbrooke pour voir au loin les tours montréalaises pas à l'aise pantoute, que je ferme la télé, tanné du maudit bruit qui m'empêche de penser — je le sens, le siècle, mon siècle.

L'Opulence du désir, ce que tout Dom Juan dans l'âme comprend. Cette disposition à tout prendre et tout jeter, à boire l'eau et le bébé, à dévorer son passage. C'est regarder un gars, le déshabiller du regard... Quinze fois de suite.

L'Opulence de l'infini, car on nous dit « postmoderne ». Ça se réjouit de voir son identité fragmentée au nom de la liberté d'être. Aussi bien en profiter : on se cache de l'Autre en devenant quelqu'un. Ça clame de partout que la vérité est morte : mensonge collectif après mensonge collectif, j'ai l'impression de disparaître dans le miroir inversé du réel. Comme si

mon plus beau rêve, c'était de rêver.

L'Opulence de l'existence, et là, tu doutes et ça te surprend : ça y est, j'existe. Tu te forces de ne penser à rien. Ça ne marche pas. Tu t'efforces de penser. De penser que tu penses. Il doit bien y avoir un bout du bout? Un mur où la gueule de l'âme se casse? Tu fais avec. Avec toutes tes dents. Tu te dis : aussi bien rester en santé, avec les anti-sceptiques... Et là tu doutes encore. Mais ton corps parle à ta place. Il dit : dans le jardin, trop de fleurs. Dans la ville, trop de béton. Dans ma tête, trop de pensées. Tu succombes à toi-même.

Et là. Quelque chose se fixe. Enfin. Presque. Quelque chose comme le Livre. Un mouvement s'arrête, celui de l'Écriture.

Et là. Encore un trop-plein d'Opulence.

Un mouvement recommence, celui de la Lecture.

PAR CÉDRIC TRAHAN

THAN

Geneviève Le Dorze

Les murs ont la couleur d'un poireau. Les sangles ont la couleur de la force, du temps, de la souffrance. Selon eux, ma camisole a la couleur de la paix, mais je dirais plutôt... La paix c'est sale et l'Esprit c'est l'essence du monde.

•

Than et moi pouvions passer des semaines entières ensemble sans que rien ne se heurte à notre bonheur. J'ai connu la joie. J'ai aussi connu la tristesse, mais jamais avec Than. Nous étions belles, rayonnantes. Et pourtant, il n'y avait pas grand-chose. Aucun superflu. La plus parfaite simplicité, l'harmonie tant recherchée.

Passer plusieurs mois sans se voir ni se parler n'a jamais affecté notre relation de quelque manière que ce soit. Nous sommes plus fortes que cela. Notre lien affectif dépasse la communication physique. C'était toujours elle qui mettait fin à nos phases de vie commune. Elle avait soudain des obligations qui devaient la mener ailleurs. Jamais je ne me suis sentie opprimée par ces ruptures nécessaires. Enfin, sauf une fois. *Je sais*

que je la retrouverai. Je sais aussi que nos esprits ne connaissent aucune frontière.

Elle me parlait souvent de ses lectures. Murakami est sûrement un de ses auteurs favoris. L'écouter parler était fascinant. Cela pouvait durer des heures. Je me remémore souvent la fois où nous avions campé au mois de septembre il y a quelques années. Je l'avais écoutée attentivement jusqu'au lever du soleil. « Devenir libre, qu'est-ce que ça veut dire finalement? Est-ce que ça signifie réussir à s'échapper d'une cage pour s'enfermer dans une autre beaucoup plus grande? », m'avait-elle dit cette nuit-là. Je m'en souviens encore.

Peut-être qu'au fond, ce que j'aime le plus c'est d'être loin d'elle. Notre lien se renforce spontanément, nécessairement. À ne pas la voir à mes côtés, il faut que je me l'imaginer et tout mon esprit, tous mes sens sont occupés à cette tâche. Je n'ai aucune autre manière de passer le temps. Alors quand ça devient trop de travail pour moi, elle comprend et elle me rend visite. Jamais je n'ai eu à lui dire que j'avais envie de la voir et jamais elle n'a eu à me prévenir de son arrivée. Je peux la sentir près de moi.

Parfois ça allait tellement bien que j'avais envie de hurler. C'était trop. Tout cela me dépassait et me dépasse encore. J'avais l'immense besoin de communiquer cette étrange sensation à tout le reste du monde. Il faut de la force et de la détermination pour choisir d'ignorer un cri. Mais mon hurlement n'était pas suffisant, il fallait qu'elle se joigne à moi. J'ai souvent ressenti

l'envie de crier jusqu'à m'époumoner avec Than.

Je suis capable de voir l'aura de Than. Je ne lui ai jamais dit. J'aurais peut-être dû, mais je crois que cela l'aurait effrayée. Je crois que c'est pour cela que je me suis sentie attirée vers elle aussi fortement. Vous l'avez sans doute compris : nous sommes très proches. Non pas de corps, seulement, autrement.

Il m'est arrivé à quelques reprises de ressentir d'étranges angoisses. La première fois était pendant ce séjour de camping au mois de septembre. J'y étais allée seule au départ. Alors que je faisais une marche en forêt, je me suis retrouvée au haut d'une falaise. Un brusque vertige m'a envahie, comme si toutes les forces du monde allaient me pousser à faire le pas qui mènerait à la chute fatale. Le fond du précipice s'éloignait et se rapprochait de moi simultanément. L'émotion était trop puissante pour que je puisse l'assimiler. Mon esprit n'était que brouillard. Le lendemain, Than était à mes côtés dans la tente.

Quelques mois plus tard, alors que je faisais la vaisselle, j'ai été prise d'une crise similaire. Le mouvement hypnotisant de va-et-vient de l'éponge parcourant la lame du couteau s'est emparé de moi. Mon esprit ne pouvait se libérer du fantasme d'enfoncer le métal tranchant dans mon ventre. La peau lisse de mon abdomen prouve que cette image ne s'est jamais concrétisée. Le vertige a été si fort que je n'ai aucun souvenir de la suite. Lorsque mon esprit retrouva mon corps, j'étais allongée sur le canapé et Than me

caressait les cheveux.

Je ne sais pas ce qui a pu interrompre notre communication pour que l'urgence de la voir se fasse tant sentir et que j'aie, moi, à lui rendre visite. C'était trop. Comme le trop plein d'amour que des parents peuvent ressentir à la vue de leur nouveau-né, qui leur donne envie de l'embrasser jusqu'à lui faire des bleus ou de le serrer fort au point d'enfoncer leurs doigts dans son crâne. La plupart des gens savent se retenir.

La porte n'était pas barrée alors je suis simplement entrée. J'ai ôté mes chaussures et je les ai placées à côté des siennes. Je l'ai entendue sortir de la baignoire, mais je n'ai prononcé aucun mot. Je suis passée par la cuisine avant de la rejoindre dans la salle de bain. Than a eu l'air surprise de me voir.

Pour l'Union de l'Esprit, le couteau a glissé de ma main jusqu'à sa poitrine. Le geste s'est répété plusieurs fois. Le sang a coulé longtemps et j'ai enfin connu celle que j'aspirais tant à rencontrer. Than ne bougeait plus. J'ai étendu mon bras jusqu'à la plaie la plus grosse et j'ai inséré ma main dans la cage qui retenait celle que j'ai voulu libérer. Elle battait encore. J'ai fermé les yeux, puis vous êtes arrivés. Si près de l'Union vous nous avez séparés.

Mais je la retrouverai. On se retrouve toujours.

L'ARBRE BLEU

Elise Warren

Nous étions toutes là. Assises. Tranquilles. Un mètre précisément séparait nos chaises. Il y en avait une identique de chaque côté. Un quadrillé divisait la pièce de long en large. Seules quelques places restaient vides, mais les chaises y étaient déjà. Elles attendaient.

Nous étions toutes assises. Droites. Une main sur l'autre, déposées sur nos cuisses froides. Le dos un peu courbé, les épaules relevées, la tête était méticuleusement centrée sur nos cous. Nos yeux restaient grands ouverts, même en pleine noirceur.

Nous regardions toutes droit devant. Nos pupilles ne bronchaient jamais. Nos yeux secs étaient bleus, calmes, vides. Nos cheveux roux tombaient raide contre nos joues artificiellement rosées. Nos lèvres rouges contrastaient avec nos teints blêmes. Une robe noire nous vêtissait, peuplée d'ornements d'un jaune or qu'il avait lui-même brodé.

Il. Lui. Celui-là même qui nous gardait prisonnières dans ce lieu sombre. Celui-là même

qui avait cousu nos lèvres rouges ensemble. Notre père à nous, les soixante-six.

Nous n'avions pas de fenêtres. Que des murs sombres. Qu'un plancher plongé dans les ténèbres. Tous les jours, il faisait nuit. Même lorsqu'il venait nous voir, nous ne le voyions pas. Mais nous savions qu'il était dans cette chambre où respirait la mort.

Il ne venait pas souvent, mais avec régularité. Il déverrouillait la grande porte et pénétrait en silence notre lieu obscur. Il s'agenouillait afin que nos regards puissent le dépasser. Nous l'entendions jouer avec la boucle de sa ceinture en regardant ses soixante-six filles.

Il restait éternellement jeune, comme nous. Nous l'avions toutes connu à des époques différentes. Il nous avait toutes charmées, avec ses jolies boucles et sa barbe presque bleue.

Nous savions de quelle manière il nous regardait. Il nous voyait toutes identiques, alors que des différences de traits peuplaient nos visages à la peau beaucoup trop lisse et tirée. Il avait essayé d'ajouter trois taches de rousseur au coin de notre œil gauche pour ajouter à notre ressemblance avec sa défunte femme. Il nous avait donné la même fausse chevelure et les mêmes tissus, mais il restait éternellement insatisfait.

Chaque année, une de plus s'ajoutait à nos voix tues. Chaque année, une de plus aux cheveux roux, aux lèvres cousues, aux yeux ouverts qui attendaient dans le noir. Chaque année, nous entendions les cris de notre future sœur, mais

jamais nous ne voyions son sang. Elle était sèche et dure, comme nous. Chaque année, notre nombre grandissait tandis que cet homme, seul, se touchait en regardant ses poupées empaillées.

Un jour, une future nous s'était emparée de la clé et nous avait découvertes. Elle fut tuée sur place. Nous avons vu son sang gicler sur nos pieds. Depuis lors, notre regard, quoiqu'inchangé, ne fut plus le même. Il était terrifié, il n'arrivait plus à dormir. Il nous avait souillées, bafouées. Nous le lui reprochions, nous le maudissions, nous voulions sa mort, nous le supplions, nous hurlions dans ses oreilles. Il le savait. Nos pensées le fracassaient en mille morceaux. Notre fixité cachait assurément nos idées de vengeance. Nous incarnions tous les dieux et nous refusions d'accueillir la soixante-septième.

C'était au creux d'une autre nuit sans fin qu'il se planta un poignard dans le cœur. Il y poussa un arbre, tout bleu, du tronc jusqu'aux feuilles, qui produisit une lumière douce. Si longtemps n'avions-nous pas vu une telle clarté. Tranquillement, une chaleur retournait dans nos poitrines. Nos yeux s'illuminèrent un instant, puis nous nous dissipâmes avec notre père.

Les chaises seraient restées toutes vides.

RIDEAU

Édith Payette

Nous nous appelons Hannah et nous n'avons que des visages.

Un quartier de banlieue dans les années cinquante. Au centre, la maison victorienne des Berg. Elle compte deux étages et la fondation laisse supposer un vaste sous-sol. Devant la maison coule le canal Rideau. Au bout de la rue, une marina borde le canal. Un bâtiment de bois blanc domine les quais. L'air est lourd de trop d'été et empeste la vie aquatique.

Hannah Berg se promène et les voisins la saluent. Mme Hannah Berg a une maison bien tenue et invite régulièrement des gens bien vus à souper. Son mari travaille, parle peu, tandis qu'elle sourit abondamment. Les Berg sont de bonnes personnes.

Hannah est très liée à Mme Rose. Un jour, elle a même sangloté dans l'intimité de son salon, se tamponnant les yeux de son mouchoir et lui avouant qu'elle a dû fuir son pays natal pour échapper à la persécution. Hannah est une survivante.

Puis, Mme Rose a été si heureuse d'annoncer dans tout le quartier qu'elle partait écouler ses vieux jours paisibles au Sud. Propriétaire de l'entreprise de location de bateaux à la marina, elle avait cédé l'endroit à sa chère Hannah, qui lui offrait en retour le pécune qui lui permettrait de s'établir dans un paradis tropical. Mme Rose sera bien au chaud.

Les affaires roulent bien à la marina, mais il faut composer avec l'ex-mari de Mme Rose, le Moineau, qui parasite l'endroit au point de s'installer une couverture dans un coin du bureau de location et d'y nicher. Vous semblez souffrant, le Moineau, laissez-moi vous amener à l'hôpital. Je suis Mme Berg et je prends soin des affaires de Mme Rose. Nous ne voudrions pas manquer d'argent, n'est-ce pas?

Le gardien qui veille sur la marina la nuit n'a pas reçu son salaire depuis trois semaines, dit-il. Jeune homme, je vous ai déjà payé. Non, sale garce, et je veux l'argent maintenant. Mme Berg perd son sang-froid et sort un pistolet de son sac à main. Le gardien s'en plaint à la police. Moi, Hannah Berg, je jure sur mon honneur que c'est faux.

Le policier voit dans ses registres qu'elle est née Hannah Nelson, sur le continent. Mme Rose lui a pourtant confié que cette femme était une réfugiée. Une vieille femme aura mal compris : il s'agit de mon mari. Il a fui. Je suis Hannah, simplement Hannah. Je ne suis qu'une épouse. Hannah Nelson était une jeune fille.

Bonne journée, Mme Berg.

La voiture de police patrouille plus souvent que de coutume près de la marina. Un jour, une voisine voit Mme Berg sortir, coiffée d'un petit chapeau rouge et chargée d'une valise assortie. Mme Berg reste sur le bord du canal, je prends un taxi et je m'enfuis.

L'absence d'Hannah Berg se remarque dans le quartier cossu. Le gardien de nuit se souvient du Moineau. Dans quel hôpital est-il? On ne le trouve dans aucun registre. La police obtient un mandat de perquisition chez les Berg. Les bottes foulent les parquets neufs, les mains tâtonnent les murs richement tapissés pour trouver l'interrupteur.

Il fait chaud, mais pas dans la cave en terre. L'air si humide est pourtant frais. M. Berg a un peu froid dans sa camisole alors qu'il regarde les inspecteurs creuser. Il croise les bras et observe calmement. Personne n'a jamais vu M. Berg autrement. Les jeunes policiers sont intimidés. Leur regard se porte vers lui instinctivement lorsqu'un pied humain est révélé par leur fouille. Il décroise les bras. Que faire, M. Berg? Nous ne voulions rien trouver. Nous cherchions pour ne surtout pas découvrir.

Regardez donc par là. Ne dites surtout pas cela, M. Berg. Pourquoi nous encourager à trouver ce coffre de métal. Nous ne voulons pas l'ouvrir. Dites-nous que c'est autre chose. Ne poussez pas les verrous avec nous pour révéler le corps tordu de Mme Rose. Ne hochez pas la

tête tandis que nous balayons la poussière sur le visage de l'autre corps, révélant la mine étrange du Moineau. Ne vous taisez pas. Dites-nous que c'est Mme Berg la coupable, et ne prenez rien sur vous. Elle est bien loin, déjà.

Tout le monde a toujours mieux aimé mon mari. Ils ne l'ont jamais connu.

Je suis Hannah Smith en Alberta pour un temps, puis Hannah Levy à New York, et Hannah Leclerc à Montréal. Je suis Hannah de gauche à droite de la carte de l'Amérique; je m'enroule et me déroule comme une carte au trésor. Oui, inspecteur, je suis née sur le continent : je déteste l'odeur de la mer et je ne la traverserai pas.

C'est ainsi que l'on me retrouve : à la frontière entre le Canada et les États-Unis. Quels injurieux soupçons pèsent contre moi ! Mon mari est seul derrière tout cela, je vous le jure, je n'en savais rien. Mais Hannah Berg est une menteuse qui s'est incriminée par sa fuite, et toutes les Hannah sont emprisonnées par sa faute.

Mais Hannah Nelson est si charmante, on lui pardonne tout ! On la libère au bout de treize ans à peine. Rien à voir avec Hannah Berg, la meurtrière. Mlle Nelson, une charmante vieille fille, retourne dans sa ville natale au Vermont. Tous l'accueillent à bras ouverts, jusqu'à ce qu'un homme d'Ottawa, de passage pour s'acheter un chalet, reconnaisse le visage qui a fait la une des journaux locaux. Chaque numéro que Mlle Nelson compose est occupé, chaque sonnette sur laquelle elle appuie est brisée, chaque trottoir sur

lequel elle marche est libre. La ville lui échappe.

Un incendie ravage son charmant cottage. On retrouve le cadavre calciné d'une femme de sa taille. Mlle Nelson est déclarée morte.

Le prêtre de Sainte-Adèle célèbre six mois plus tard le mariage de Hannah Leclerc et d'Aimé Blanc. L'heureux couple catholique accueille son premier enfant, qui meurt d'un arrêt respiratoire dès le retour à la maison. Mme Blanc disparaît alors qu'elle est de nouveau enceinte. Les voisins murmurent que c'était honteux de voir cette femme saillir comme un os de la graisse de son mari. Elle vivra mieux ailleurs, chuchotent les voisines derrière leurs tasses de café de la plus fine porcelaine.

Son mari la fait rechercher dans tout le pays et apprend qu'une certaine Hannah Smith a accouché en Alberta à une date concordante. Cependant, le détective qu'il a engagé affirme que Mme Smith a un visage parfaitement lisse, alors que Mme Blanc née Leclerc avait été brûlée au deuxième degré lors d'un incendie.

Le 3 juin 1966, Mme Smith quitte l'Alberta pour New York en train. Comme elle n'a pas à payer de billet pour son enfant, seuls les témoins oculaires savent qu'elle a quitté le Canada mère pour mettre le pied en Amérique sans bagage.

Mme Hannah Levy retrouve de vieux amis à New York. Elle sort avec l'un d'eux chaque soir dans des restaurants où l'on paie une table par un nom. Un homme de Saint-Sauveur de passage pour affaires croit la reconnaître, mais elle n'a

plus le visage rongé par le feu. Il s'excuse poliment de sa méprise. Dans son village, on présume qu'il a prospéré dans la Grosse Pomme lorsqu'il n'est pas rentré de son week-end après un mois.

Je suis Hannah et je m'ennuie. Je redeviens la seule Hannah qui me plaît : Hannah Berg. Je vais en Allemagne et je visite les camps. Je pleure sur mon passé tragique. Ce nom permet à M. Hans Berg de retrouver son épouse alors qu'il est libéré à la fin des années soixante-dix. Mon allemand lamentable l'exaspère : il me ramène à Ottawa.

Nous choisissons Gatineau pour être suffisamment près de nos anciens voisins pour les inquiéter. Cependant, les gens de Gatineau n'en ont rien à faire de ce qui a pu se produire dans l'autre province il y a vingt ans : les Berg sont de gentils quinquagénaires qui mènent une vie paisible. Pourquoi ce sourire en coin, pourtant, lorsqu'on demande à Mme Berg s'ils n'ont jamais eu d'enfants ? En tous les cas, quel jardin splendide ! La terre toujours fraîchement retournée prouve qu'ils l'entretiennent ponctuellement.

Nous passons nos après-midi assis au soleil. Les Berg accueillent des locataires âgés pour les épauler dans leurs derniers jours. Ils prennent des patients bien malades, sans doute, puisqu'ils quittent ce bas monde peu après leur arrivée à la résidence. Les Berg sont si prévenants pourtant : ils leur servent inlassablement de la limonade faite maison dans l'après-midi.

Un médecin de mauvaise foi a le culot de demander qu'on exhume le corps d'un de leur

locataire pour l'autopsier. Ne pouvant subir sans broncher un tel affront, nous quittons pour New York.

Hannah Levy retourne à New York avec son frère Hans. Les ravages similaires sur leurs visages prouvent qu'ils ont échappé de justesse au même incendie. Ils racontent en pleurant comment les nazis ont réduit en cendres la ferme de leur famille en une nuit fatale. D'autres survivants les accueillent chaleureusement dans leur maison de campagne. La maison est retrouvée vide quelques jours plus tard. Le coffre-fort est vide, les coffres à bijoux de madame également.

Hannah Blanc apprend la mort de son mari et rentre à Sainte-Adèle avec son cousin pour recevoir l'héritage. Ils se souviennent brusquement, alors qu'on pose à Mme Blanc des questions au sujet de l'enfant qu'elle portait lors de son départ, que leur tante se meurt en Alberta.

Mlle Smith et son associé meurent en même temps à Calgary en 1998, après avoir prospéré en tant que codirecteurs de coopératives funéraires. Ils étaient appréciés de toute la communauté, particulièrement du coroner dont on murmure que le nom figurait bien souvent dans le chéquier de Mlle Smith.

Hannah Sanschagrin s'établit à Montréal en 1999. Son visage a été atteint par un fil électrique en feu durant la crise de verglas. Elle mourra seule, comme plusieurs vieilles gens.

Mlle Sanschagrin me fatigue. Je n'aime qu'Hannah Berg la meurtrière. Peut-être qu'elle

caresse le billet pour Ottawa dans la poche de son cardigan. Après tout, elle ne peut pas mourir pauvre et seule sur le bord de la rivière des Prairies. De sa vie, elle n'a manqué de rien : nous sommes Hannah à profusion.

LE RÈGNE DES CHRYSA nthÈMES

Évelyne Bisailon

C'était le jour où j'ai rencontré mon oncle pour la première fois. Un floriculteur, qu'il était...

Ma mère ne m'avait jamais parlé de lui avant la semaine passée où, semble-t-il, ils avaient décidé de faire la paix et de se revoir. C'était peut-être parce qu'elle voulait me trouver un nouveau papa, puisque le mien est mort il y a six mois. Ma mère m'avait rapporté qu'il avait une cour immense remplie de belles fleurs, de quelques-unes plus rares, que mon oncle avait bien hâte de toutes me les montrer, et qu'en plus, le printemps arrivé depuis quelque temps, les fleurs seraient encore jeunes, fraîches et odorantes. Je m'étais un peu inquiété pour mon allergie saisonnière, mais ma mère m'avait assuré qu'avec mes pilules, je serais parfaitement correct. Le jour de la visite, ma mère n'avait pas l'air d'avoir toute sa tête : à chaque fois que je lui posais des questions sur son frère, elle me regardait comme une biche ahurie et continuait de préparer machinalement les sandwiches au jambon. J'avais pris une double dose de pilules avant de quitter la maison : valait

mieux être prudent, je m'en allais quand même chez un floriculteur amateur, et les amateurs, ils sont toujours trop à fond dans leur passion. Lors du trajet, je n'avais pu m'empêcher de penser à ce qu'aurait l'air mon oncle, sa maison, son jardin. Vivant dans un appartement depuis ma naissance, je fantasmais sur une maison somptueuse, ornée d'une rangée de colonnades grecques aux chapiteaux corinthiens, habillée de longs rideaux allant jusqu'au plancher de bambou, d'une cuisine toute blanche et de poignées d'armoires en or. Évidemment, sur toutes les tables seraient posés d'immenses bouquets de fleurs, préférablement des iris, des freesias, des tournesols et des gazanias, toutes des fleurs jaunes comme le soleil pour aller avec les poignées d'armoires, et, pourquoi pas, une imitation de la toison d'or étendue sur le canapé. Lorsque nous fûmes arrivés chez oncle Charlie, je fus quelque peu déçu : c'était certes une maison, mais simple et de petite taille, et il n'y avait pas même de colonnes grecques à l'extérieur. Par contre, l'aménagement paysager était à couper le souffle. Étaient plantés des bosquets de rhododendrons si gros que tous les quatre se rendaient facilement jusqu'à la moitié du terrain, créant un paysage d'un rose trop assumé pour être acceptable. En fait, rien n'était acceptable; tout était extravagant, plantureux, même le terreau sombre et riche sur lequel ma mère venait accidentellement de marcher, provoquant chez elle une détresse exagérée que je tentai de calmer en la ramenant sur le chemin de pierres. Eh! Même ces pierres brillaient au soleil de midi,

si blanches qu'elles ne semblaient pas avoir été posées là pour l'usage de l'homme. Le chemin du trottoir jusqu'à la porte m'avait déjà emporté dans un monde de volumes et d'abondance que jamais je n'aurais cru possible. J'étais ravi. Les plantes en pot de ma mère semblaient anémiques à côté de celles, grosses et pleine de santé, de mon oncle. À la porte, il nous avait accueillis d'un grand sourire aux dents blanches comme les pierres de son sentier. Avec son accoutrement de jardinier sali à la Indiana Jones, ses dents nettes et brillantes créaient un contraste immanquable. À l'intérieur, le changement de température m'avait fait éternuer. Heureusement, ce n'était pas à cause de la végétation omniprésente. Ici, il faisait sombre, frais, et aucune lumière n'était allumée. Les présentations faites, oncle Charlie nous avait guidés, moi et ma mère, directement au jardin. À partir de cet instant, les choses n'allaient pas se passer comme je l'espérais. Laissez-moi vous ramener à cette journée, dans ma tête, à l'instant présent.

Allons, j'allais encore éternuer à cause du changement de température. Lorsque je sortis, le soleil tapait fort sur mon front, mais aucun signe d'éternuement. Merveilleux. Je marchai à la suite de mon oncle, parmi les lilas, les roses, les capucines, les boutons-d'or, les chrysanthèmes et les campanules, l'écoutant m'expliquer la provenance de chaque sorte de fleurs, et ce qu'elles avaient besoin pour survivre, lorsque je vis une abeille butiner sur une capucine. Si les abeilles étaient sorties, le pollen aussi, et donc

j'allais éternuer, j'allais avoir les yeux qui piquent. Oncle Charlie, qui me demandait si tout allait bien, me ramena à la réalité et, lui ayant fait part de ma crainte, me rassura en riant que mes pilules feraient le travail. Sceptique, je voulus pourtant bien le croire pour ma santé mentale, et je continuai à le suivre, ma mère suivant distraitement, comme perdue dans son monde. Peut-être qu'elle redécouvrait tranquillement cette maison qu'elle n'avait pas visitée depuis son mariage avec papa... Le soleil tapait toujours aussi fort et les pierres étaient toujours aussi blanches. Cela cognait sur mon front, dans mes yeux. Je commençais à avoir un peu mal à la tête, mais je continuai à regarder les fleurs qui m'entouraient. C'était une chance de voir tant de diversités, et je voulais en profiter. Chaque couleur ressortait du lot, oncle Charlie ayant placé chaque plant pour avoir le meilleur contraste possible. Le rose, le mauve, l'orangé, le bleu, le blanc, le vert, le jaune valsaient devant mes yeux comme des flammes dans l'âtre d'un foyer, et d'une lumière si intense qu'elle amplifia mon mal à la tête. J'essuyai mes yeux pour enlever cette sensation, et mon oncle le vit. Il me regarda et me dit de lâcher mes yeux, que mes pilules allaient chasser l'allergie. Je voulus lui répliquer que c'était la couleur de ses fleurs, mais il m'avait tourné le dos. C'est à ce moment que ma mère arriva à mes côtés, un immense bouquet de chrysanthèmes dans ses mains, si gros que je ne pouvais voir son visage. Derrière lui, je l'entendis me vanter avec excitation la beauté des chrysanthèmes, puis elle les approcha de moi

pour que je les sente. Je reculai brusquement, trébuchant sur mon oncle agenouillé devant ses géraniums. Ma mère figea, et il m'engueula vertement. Je devais arrêter d'avoir peur de sentir les arômes exquis de ses fleurs, c'était une peine de ne pas les sentir et, étant un grand garçon, je devais comprendre l'efficacité des médicaments et faire confiance à la science pour profiter de la vie. En me relevant, je hochai vivement la tête pour qu'il ne doutât pas de mon obéissance. J'avais écrasé quelques fleurs dans ma chute. Oncle Charlie les arracha violemment, marmonnant quelque chose en rapport avec mon idiotie et ma ressemblance avec mon père. Mon front perlait de sueur tout comme le reste de mon visage, et mon nez me chatouillait. Je me retins de le gratter devant mon oncle, et attendis qu'il se retournât pour en profiter savamment. Ma mère ayant eu la permission de ramener des fleurs chez elle, oncle Charlie l'accompagna au fond du jardin, où était le spacieux cabanon aux doubles portes vitrées, plus chic que la maison, pour lui emballer son bouquet. Je les rejoignis vite, pressé de quitter la menace grandissante du pollen avec l'arrivée de quelques autres abeilles. Mon oncle avait sorti un ruban de velours rouge pour attacher les branches du bouquet. C'était, nous disait-il, le ruban de fleuriste le plus cher en ville. Il était d'un velours imperméable. Ensuite, il prit une large feuille transparente aux contours argentés, et en enveloppa le bouquet, pour ensuite rattacher le tout avec un autre ruban de velours. D'après moi, c'était excessif. Mon oncle sentit mon désaccord,

et m'expliqua avec une touche de dédain que l'apparence d'un bouquet était capitale. En même temps, il sortit son long ciseau en or et coupa le surplus de ruban. Il le fit d'un geste habile, précis, délicat, et remit le bouquet à ma mère avec une certaine satisfaction, lui disant que même papa n'aurait pas pu lui en offrir un plus beau. Maman rougit, je me demandai pourquoi. Le bouquet passa devant mon visage, mais je n'eus pas le temps de reculer. Je reniflai. Il sentait trop fort. On dirait que mon oncle avait fait exprès de le passer devant moi. Je sentis mon nez se contracter du bas vers le haut, j'allais éternuer. Non, non, non! Je me retins le mieux que je pouvais, la peur de devoir subir le regard meurtrier de mon oncle encore une fois étant plus forte que jamais. Ma mère me sourit. Je lui répondis avec une grimace. La crise passa, et j'expirai profondément comme si je vomissais toute ma peur. Le moment suivant, l'horreur se produisit. Ma mère, qui avait voulu prendre sa caméra pour que mon oncle la photographie avec ses chrysanthèmes, les lui avait remises le temps d'aller la chercher dans sa voiture. À ce moment, donc, où le bouquet repassa devant le bout de mon nez, j'inspirai. J'inspirai, et avec cette inspiration vint toute la poudre jaune dans mon nez. Elle l'envahit, elle l'attaqua, elle le boucha. C'en était trop pour moi, sûrement trop pour mes pilules. J'éternuai très fort et tout sortit. Je fermai les yeux, trop apeuré de croiser le regard d'oncle Charlie. En entendant des pas s'approcher dangereusement vite de moi, je pris mes jambes à mon cou, regardant devant

moi comme un lapin chassé par un lévrier. Le labyrinthe de fleurs colorées m'étourdissait, il m'encerclait de toutes parts et voulait me ramener au sol avec ses tentacules, mais je réussis tant bien que mal à trouver mon chemin jusqu'à la porte coulissante. L'obscurité de la maison m'aveugla; je fonçai maladroitement sur la porte d'entrée avant de l'ouvrir pour me retrouver au milieu des rhododendrons. Cette fois-ci, ils me semblaient trop gros, une armée, ils me voulaient du mal, ils étaient partout à me poignarder de leur odeur et de couleur agressive. Je bondis jusqu'à la voiture et tirai plusieurs fois sur la poignée de porte. Elle était barrée. Le soleil me faisait horriblement mal à la tête, et j'éternuais constamment, ce qui brouillait mes yeux de larmes. Ça y est, j'étais fait. Les fleurs allaient m'avalier; mon oncle, me tuer une deuxième fois, et ma mère, m'étouffer avec son bouquet sans même s'en rendre compte. J'arrachai mon chandail et me le fourrai sur le visage, prenant de grandes respirations dans le coton salvateur. C'était un baume sur ma blessure, c'était un bain de lait après la mer Morte. Je me calmai lentement pendant ce qui me sembla être une journée entière, avant qu'un bruit de pas se rapproche à nouveau. Les yeux rouges, je levai la tête prudemment. Maman. Elle déposa son bouquet sur le toit de la voiture et s'approcha, surprise, puis inquiète. Je lui sautai dans les bras et la convainquis de partir vite d'ici. Je haïssais les fleurs et je voulais quitter cet enfer, vite, vite. Incrédule, mais empathique, elle alla s'excuser auprès de mon oncle et revint.

Entre-temps, son bouquet avait mystérieusement disparu. Lorsqu'elle débarra la porte de mon côté, je grimpai dedans si vite, pour éviter qu'une fleur ne me dévorât, que je m'écorchai la cheville. Ce fut la maison la plus riche en cauchemars que je n'avais jamais connue.

Ce que je ne savais pas, c'était que tout au long du voyage de retour, une tige de fleur était restée coincée au bas de ma portière. En l'ouvrant, elle tomba au sol. Je me précipitai de la jeter dans le gazon... Aujourd'hui, une fleur pousse dans mon entrée, et mes poumons se tordent à chaque fois que je la croise.

L'HOMME BRÛLÉ

Louka Lapointe Hénaut

J'avais créé un royaume où j'étais seul maître. Je possédais tout et ma richesse était sans limites. Seule mon imagination bridait mes possibilités. Mes propriétés incluaient quelques grosses maisons dans plusieurs grandes villes, un château à la campagne, un garage aussi gros, rempli de toutes les plus belles voitures, certains modèles remontant au XIXe siècle. J'organisais des soirées où les buveurs les plus précieux trouvaient des cépages qui les satisfaisaient en abondance. Pour chacun des mets consommés, le triple était gaspillé. Le lendemain d'une telle fête, je m'envolais pour l'autre bout du monde en des lieux d'un incroyable exotisme où je m'adonnais aux activités les plus hétéroclites. En fait, je ne sais même plus quoi dire de tout cela, car il y a sûrement moins de mots dans la langue française que de choses que j'ai mangées, bues, faites ou possédées. Ma vie était un tourbillon au potentiel infini, l'expérience humaine constamment poussée à ses limites, et toutes les histoires et les descriptions que je pourrais en tirer rempliraient

des volumes. Bien sûr, les gens comme moi sont d'une indéniable excentricité, car ce genre d'abondance me tire inéluctablement hors des sentiers battus de la normalité. J'ai fait tout ce que j'ai pu imaginer et ce que d'autres ont imaginé pour moi. Il va alors sans dire que mon esprit est parsemé d'expériences merveilleusement ravissantes, mais aussi terriblement dérangeantes. J'avais beaucoup d'argent, des sommes faramineuses. Au début, c'était un simple coup de chance, un investissement bien placé. Cependant, avec le temps, j'ai perdu de vue toutes mes entrées d'argent, si bien qu'aujourd'hui je ne saurais dire d'où tout cela venait. Il semblait qu'il y en avait toujours plus. J'ai bien essayé d'en dépenser trop, mais je ne voyais jamais mes comptes se vider et chaque gros gaspillage semblait me rendre plus riche encore. Je vivais alors sans soucis, sans considération pour les autres qui, de toute façon, tiraient bien leur profit de mon généreux égocentrisme. Je ne pensais pas à ceux qui m'entouraient tant mon esprit était tourné vers l'exploration des expériences, mais je les faisais vivre autour de moi, presque par accident. Comme Midas, ce que je touchais semblait se changer en or.

Cependant, quelque chose semblait mourir progressivement à l'intérieur de moi. L'absence de limites et la vastitude que je contenais déjà en mon sein me donnaient le vertige. Je n'arrêtais guère mes folies puisqu'elles étaient devenues des habitudes, mais c'était justement cela, des habitudes. En dépit du fait que je ne faisais

jamais exactement deux fois la même chose, une impression de routine s'emparait de moi. Je commençais à voir ce qu'avaient en commun les montagnes Rocheuses, les étendues glacées de l'Arctique, la jungle du Brésil, les champs immenses de l'Amérique du Nord, les grottes de cristal du Mexique, les récifs de l'Est asiatique et l'immense désert du Sahara. De même, les plats de partout dans le monde finissaient par avoir la même saveur et les activités les plus lascives et détendues me paraissaient aussi éreintantes que les sports les plus extrêmes. Mon monde merveilleux perdait ses couleurs et ses nuances pour n'en adopter qu'une seule : celle de l'argent. Les paysages étaient faits de feuilles comme celles qui emplissaient mes coffres, la nourriture goûtait comme le métal des pièces qui traînaient au fond de mes poches et mes possessions étaient faites du plastique de mes cartes bancaires.

C'était à ce moment que je commençai à réunir mon argent. Mon entourage cru d'abord que c'était une nouvelle lubie, mais j'y mettais plus de jours et d'efforts que je n'en avais jamais faits. Je vendais progressivement toutes mes actions, perdant ainsi beaucoup de revenus, mais cela avait peu d'impact, car la fortune ainsi accumulée était inépuisable. Ensuite, je fis construire un immense entrepôt : une vaste pièce vide et sobre faite de béton et de fer avec une grande ouverture conique au plafond qui pouvait être refermée par un immense volet. À ce moment, par camions, commencèrent à arriver des tonnes de billets venus de toutes les banques du monde. Je me suis

fait beaucoup d'ennemis parmi les banquiers qui avaient toujours été si courtois. Ils devenaient bleus en voyant ma fortune disparaître de leurs coffres. Avec plusieurs, j'eus à faire des arrangements moyennant de gras paiements et des accords de retraits progressifs. Cela fit durer mon projet presque cinq ans, mais à la surprise de tous, je demeurais dévoué à l'étrange réunion de toute ma fortune dans un grand bâtiment. Je dus évidemment commencer à me promener avec des espèces, puisque mes cartes bancaires n'accédaient plus à rien. Puis, un jour, ce fut accompli. Hormis mes possessions matérielles, tout ce que je possédais de richesse se trouvait dans cet entrepôt.

Je me sentis soudainement mieux. Le monde autour de moi n'avait plus la texture, le goût et la couleur de l'argent. Tout l'argent était désormais là, dans l'entrepôt, et ce qui était là ne pouvait être ailleurs. Je pouvais enfin faire la différence entre le monde et ma fortune. Rassuré, je replongeai dans un cycle de vie plus habituel pour moi. Les seuls changements étaient que mes grands paiements requéraient que l'argent physique soit transporté. Conséquemment, je vivais un peu plus modestement, bien que ma modestie demeurait outrageusement luxueuse. Les gens vivant dans mon entourage changèrent aussi. Mon cercle se rapetissait. Certaines connaissances s'étaient fâchées contre moi à cause de mes nouvelles lubies. Un bon nombre resta néanmoins et j'apprenais à mieux les connaître. Bien que mes activités fussent moins grandioses, je ne me

montrais pas moins généreux en ce qui avait trait à mes dépenses. Je voyageais beaucoup moins et mes voyages étaient plus courts. Je ne pouvais m'éloigner qu'avec des montants limités et je pris pour habitude de me lever le matin, de marcher jusqu'à mon entrepôt et d'y saisir au hasard une poignée d'argent que je prévoyais dépenser ensuite comme bon me semblait au fil de la journée. J'aurais pu continuer à faire ainsi durant plusieurs vies tant la montagne de billets était imposante. Je pris aussi l'habitude de demander à des gens de m'accompagner dans mes excursions, plutôt que d'être entouré d'une multitude de techniciens et d'employés plus présents pour répondre à mes besoins que pour partager l'expérience. Après un moment, les gens commencèrent à m'inviter souvent à leurs activités. Ils savaient que mes invitations se faisaient de plus en plus sélectives et ils avaient peur d'être oubliés. Bientôt, je me trouvai submergé d'invitations et, parfois, je les refusais en bloc, me retrouvant à passer du temps seul.

Je commençais à soupçonner que les gens qui avaient choisi de rester près de moi savaient qu'en dépit du ralentissement de mon train de vie, ma fortune demeurerait la plus grande, et ils voulaient que je dépense mon argent chez eux, avec eux, pour eux. Je m'étais cru parfaitement heureux durant un moment, puis mes tourments étaient revenus. Le monde avait regagné ses couleurs, mais les humains devenaient des golems de papier et de nickel. Lorsqu'ils parlaient, j'entendais un tintement. Lorsqu'ils me touchaient, c'était un

frottement abominable. Et lorsqu'ils riaient, je voyais le visage des grands politiciens de l'histoire se froisser. Suite à cela, je commençai à vivre en ermite, reclus le plus possible. Je demandai à des gens de faire des courses pour moi et de laisser les articles à la porte. Je leur laissais une enveloppe avec tous les paiements nécessaires. Mes activités devinrent des loisirs d'intérieur et de consommation personnelle. Je dégustais les meilleurs vins, lisais des livres rares, collectionnais les instruments anciens et essayais des machines à la fine pointe de la technologie. Je communiquais encore avec l'extérieur, mais seulement par écrit. C'était généralement pour régler des affaires économiques au sujet de mes achats dont les paiements étaient parfois complexes à effectuer. Je payais beaucoup de frais supplémentaires pour le transport sécurisé de mon argent. De temps en temps, je recevais des messages de mes vieilles connaissances qui m'exhortaient à refaire surface et qui me menaçaient de venir me chercher chez moi. Certains avaient même l'effronterie de simplement me demander de leur donner de l'argent et m'accusaient de leur ruine. Je répondais peu ou pas.

Une nuit, je fis un cauchemar atroce. Dans le rêve, je me réveillais le matin et je faisais ma marche habituelle pour aller chercher un peu de mon argent à mon entrepôt. Alors que je me déplaçais, le monde m'entourant se déformait. Le paysage devenait noir de cendres, le ciel s'embrasait. Je sentis le sol se dérober sous moi. Alors, je courus vers la porte qui scellait l'entrepôt.

Je m'accrochai à la poignée et entrai le code d'accès. La porte s'ouvrit et je me hissai à l'abri. C'est là que la véritable horreur me frappa. À l'intérieur, à la place de mon argent, des milliers de corps dénués de peau et couverts de sang s'empilaient. Dans leur agonie, ils murmuraient le contenu des divers messages que je recevais quotidiennement. L'un des corps rampa même jusqu'à moi en me hurlant de lui donner de l'argent. Il me tira, me faisant tomber dans les carcasses et le sang, et les corps commencèrent à m'engloutir. Quand ma respiration cessa, je me réveillai en criant, tentant d'essuyer le sang qui n'était que de la sueur froide.

Le matin, je n'osai pas me rendre à mon entrepôt. Je craignais d'y trouver toutes mes connaissances comme dans mon rêve. Ces gens n'étaient plus faits d'argent dans mon esprit. C'était bien pire : je ne savais ni où ils étaient ni s'ils existaient. Ils n'étaient plus que des messages de colère ou de supplique. Je réalisai que la solitude avait créé chez moi une inquiétude beaucoup plus grande que la paranoïa de n'être qu'une chose qu'on exploite pour sa richesse. Néanmoins, je ne pouvais pas retourner à mes anciennes habitudes. Je décidai que la première étape était de m'assurer que mon entourage était bien vivant, alors je les invitai tous à venir sur-le-champ à ma propriété. J'attendis peu et à ma grande surprise, tout le monde vint. Nous n'allâmes pas à l'intérieur, mais bien dehors, devant l'entrepôt gigantesque. Un bon nombre d'entre eux étaient surpris de l'absence de musique ou de victuailles. Ils pensaient que cette fête leur profiterait d'une

manière ou d'une autre, mais en fait, ce n'était qu'un grand groupe d'individus réunis sur une pelouse. Dans le silence le plus complet, j'entrai devant tout le monde à l'intérieur. Je sentis que plusieurs salivaient à l'idée que je distribue une partie de ma fortune, d'autres trouvaient l'événement ennuyant et regrettaient d'être venus, les derniers étaient simplement intrigués par mon comportement étrange.

À l'intérieur, je me retrouvai complètement seul avec ma montagne d'argent et je la contemplai. Cette chose incroyable et illimitée qu'était ma fortune me donna le vertige. Il y avait là des milliers de repas et d'excursions. Le potentiel infini d'une vie finie se trouvait accessible grâce à ces petits bouts de papier. C'était absurde et fantastique. Je tirai alors un levier qui fit ouvrir l'immense volet qui couvrait l'ouverture au plafond. Ensuite, je pris un briquet et mis le feu aux billets à plusieurs endroits. Je m'assis un peu pour regarder le brasier grandir. Ma vie se détruisait tranquillement devant mes yeux et je me sentais de mieux en mieux. Je perdais tant, mais tout ce que je perdais n'était de toute façon que de l'argent, des plats-argent, des paysages-argent et des gens-argent. À partir de ce moment de ma vie, tout ce que j'aurais serait vrai. Je sortis de l'entrepôt et fermai la porte derrière moi. Cette porte ne serait plus jamais ouverte. Je regardai la foule devant moi et leur dis simplement : « Je suis libre. » Ils ne comprirent tout d'abord pas, mais quelques secondes plus tard, commencèrent à émerger de la cheminée

des flammes et des billets emportés par la chaleur. Au grand désespoir de plusieurs, tous les billets virevoltaient et se carbonisaient avant de toucher le sol. Plusieurs entrèrent dans une rage profonde et entreprirent de me lyncher sur place. D'autres décidèrent que j'étais fou, mais préférèrent me protéger. Alors un combat sanglant éclata entre les deux factions. Moi, hébété, j'expérimentais pour la première fois la véritable méchanceté et la véritable bonté des humains. Je me couchai au sol en pleine mêlée et je regardai l'herbe : simple, verte, naturelle et pure. J'appréciais enfin le monde. Je vis se déposer devant mes yeux un billet enflammé et j'observai paisiblement le visage d'un président être brûlé.

LA TOMBÉE DU RIDEAU

Dominic Laperrière-Marchessault

De l'extérieur, c'est une maison qui ressemble un peu à toutes les autres. De ces grandes maisons qui s'alignent et s'effacent, se fondent dans la monotonie d'une rue de banlieue. Mais aujourd'hui, une foule s'y presse. Des gens de tous âges, de toutes couleurs, de tous lieux. Des gens à la queue leu leu sur le trottoir, patientant des heures durant, inépuisables pourtant, inconsolables surtout. Si peu de privilégiés en franchissent la porte, toutes les pièces étant bondées déjà dans l'aube naissante.

Il faut le dire, on n'aurait pas pu trouver meilleur endroit pour lui rendre un dernier hommage. L'entrée elle-même allie le luxe et le clinquant, les richesses et les petits trésors. Les murs sont couverts de photos et d'affiches autographiées, de sourires en coin et de moments figés. Des gerbes de fleurs colorées ornent chaque meuble, chaque recoin de la maison. Ici et là, des bibelots et breloques comme autant de souvenirs de voyages anciens. Entre les livres et les disques, les étagères foisonnent de sculptures en ébène,

d'ivoire, de verre soufflé, de pierres précieuses, de masques vénitiens et africains, d'instruments de musique et de coffrets secrets. Sur le mur du salon, une toile immense attire le regard. Deux voiliers blancs, enlacés, semblent déchirer la pièce. Le ciel presque gris vient se briser contre le foncé de la mer sans vague où le reflet est parfait. Les lignes sont dures, très définies, semblables à des coups de couteau qui dépassent parfois les formes qu'ils entourent comme si l'artiste, dans son élan, s'était laissé emporter. Le résultat est très géométrique, rationnel, mais nostalgique à la fois. Un étrange mélange de véhémence et de sobriété.

Dans le boudoir qui fait office de salon funéraire, des vitraux roses laissent entrer la lumière du matin, si bien que toute la pièce se teinte de gaieté. Le cercueil en or, imposant, trône au centre de la place, au centre de tout, reposant sur un lit de fleurs et d'admiration. Autour, les grands drapés de velours noirs rappellent la scène, ses spectacles, ses rêves envolés. D'on ne sait où émane une musique incessante, comme immortelle, sorte de plainte qui vous habite et vous transperce le cœur, enterrée parfois par un sanglot ou un cri à peine retenu s'élevant de la foule compacte.

Il était mort au cœur de sa gloire, au cœur de sa vie qui commençait à nouveau. Connus sous le nom d'Hervé le jour, Héva la nuit, il avait récemment troqué son complet-cravate pour une robe à paillettes. Il n'en pouvait plus

des rapports et des comptes, des évaluations, des bureaux sombres et ennuyants. Il voulait la lumière, la beauté, la fierté. Il voulait se mettre à nu, offrir son cœur au public qui en redemandait toujours. Il voulait vivre enfin, dans la clarté des projecteurs qui réchauffaient les corps tout émoustillés, s'abreuver à même la sueur, l'alcool et l'envie, à même les yeux exorbités, brillants soudain, qui se tournaient sur son passage. Il avait rempli les salles et soulevé les foules, avait récolté les ovations comme d'autres les fleurs aux champs. Il avait eu tout ce qu'il voulait, plus que ce qu'il n'avait jamais voulu, et avait donné tout autant, parcourant villes et villages, le cœur à l'avant-plan. Il avait fait rire et pleurer, il avait surpris surtout. On ne l'avait pas vu venir et il s'était faufilé dans l'imaginaire collectif.

Un soir de griserie, Hervé avait fait son dernier pas sur une scène un peu trop sombre et c'en était fini. Dans sa mort, pour un ultime salut, se massait le plus grand public qu'il ne connaîtrait jamais.

Et parmi les fidèles et les inconnus, parmi les éplorés, les souriants, les nerveux et les agaçants, se trouve un enfant. Là, contre le mur, entre les affiches, les bibelots et les fleurs, lui-même comme une partie du décor, lui-même comme un souvenir figé. Il est tout de noir vêtu, ses souliers aussi, des souliers trop propres, trop cirés, des souliers qui n'ont jamais vu jouer. Les gens lui tournent autour sans lui porter attention ou presque, trop habitués de le voir sage et

comblé, trop habitués pour percevoir ses mains vides et son incompréhension, percevoir le bouleversement du premier adieu. L'enfant garde les yeux rivés au sol, ses bras pendent mollement de chaque côté de son corps. On lui a tout donné et pourtant il n'a plus rien. Plus rien qu'un amour triste et des larmes qu'il ne sait pas pleurer.

NERFS DE CARCASSES

Laurence Bouthillier-Lemire

Les journées leur étaient bonnes lorsque la pierre était sèche. La moiteur de la terre sur laquelle ils reposaient ne grimpait alors que jusqu'au bas de leur torse, libérant leur crâne de cette bruine qui sinon les engourdissait. Ce soulagement, le seul qu'ils éprouvaient, ne demeurait cependant que le lieu de constatation de leur piteux état. Leur maigre chair, pâle et creuse, dévoilait leurs os frêles semblant prêts à les transpercer, à se libérer de leur étai de peau, ce dénaturant linceul. De ces corps égrotesques se dégageaient des exhalaisons de putréfaction qui, jointes aux relents de leurs déjections de leurs mains enterrées, rendaient l'air irrespirable. Leurs pieds, constamment imprégnés de l'humidité du sol, étaient recouverts de moisissures, corrompus. Ces hommes, s'ils en étaient encore, n'échangeaient plus entre eux que quelques regards brumeux, furtifs et imprécis. Ils ne tentaient plus que de se rassurer quant à la survivance des autres, certains qu'une fois cadavres, leurs dépouilles seraient laissées auprès d'eux, leur témoignant ainsi de la décomposition

qui un jour serait la leur. Du fond de ce cachot où ils étaient enfermés, les hommes ne se demandaient plus la raison de leur réclusion. Ils profitaient des journées où la pierre était sèche. À quelques pas de ces loques, dans le bas plafond, la large trappe d'où ils étaient un jour entrés laissait passer quelques faibles rayons de lumière. Le lourd panneau de bois était si épais qu'il ne semblait permettre ni à l'humidité ni à la moisissure de le traverser. De l'autre côté, le bois semblait sec. Assez, à tout le moins, pour que la démarche traînante de l'homme les ayant enfermés produise sur le bois un craquement clair et distinctif prévenant les séquestrés de sa venue. L'Obèse, après avoir ouvert la trappe, descendait d'un pas lourd les marches qui menaient au cachot, illuminant de la faible lueur d'une chandelle le chemin menant aux inertes êtres, qui le regardaient alors avec avidité. Lorsqu'ils avaient de la chance, l'Obèse, devancé par l'odeur de suif, leur apportait de quoi les sustenter. Ainsi se retrouvaient-ils parfois avec des os de volaille autour desquels demeuraient quelques tendons à gruger. D'autres fois, il ne s'agissait que d'un bouillon, l'eau dans laquelle avait cuit quelque aliment, si ce n'était que de l'eau chaude légèrement salée. L'Obèse remontait ensuite, laissant les hommes à eux-mêmes, aussi repus qu'ils pouvaient l'être alors, à nouveau dans l'obscurité. Au craquement des lattes, les hommes efflanqués craignaient cependant toujours que l'Obèse ne descende sans vivres, ce qui de temps à autre se produisait. Après avoir profité d'un gras et nourrissant repas, il descendait, prenait

une chaise, s'asseyait devant ses séquestrés et les regardait. Ces êtres en avaient autrefois pleuré, mais ils ne le pouvaient plus. Ils s'étaient asséchés, et avaient peu à peu oublié l'utilité du geste. Suivant ces décourageantes visites, seulement lorsque les hommes demeuraient affamés, l'Obèse se préparait à nouveau à manger.

N'ayant que les rares activités de l'Obèse comme ultime lien les rattachant à ce qu'ils avaient un jour connu, les séquestrés imputèrent à un seul de leur sens la fonction de tous les autres. Ne pouvant plus que sentir ce qu'ils ne pouvaient voir, ils travaillèrent à accroître leur odorat jusqu'à pouvoir reconnaître les plus subtiles différences entre les aliments que l'Obèse cuisinait, les consommés dont il faisait l'usage, la façon dont il apprêtait ses viandes. C'est ainsi qu'ils surent que l'Obèse, dont la gloutonnerie n'avait d'égal que sa corpulence, raffolait du porc, surtout du lard salé, du boudin, des saucisses, de la langue, des cretons et des pâtés. Il cuisinait l'animal dans un bouillon de plats de côtes, de pointes de culottes, de graisses et d'os à moelle, auquel il ajoutait le plus souvent vin, ail et oignons. Il dévorait aussi avec beaucoup d'avidité la volaille bien gavée, dont il engloutissait foies gras et magrets à un rythme écoeurant. Une fois ces repas terminés, il s'écroulait et se laissait aller à la léthargie.

L'Obèse était d'une laideur répugnante. Son crâne était, à quelques exceptions près, dépouillé de tout cheveu. Il laissait paraître, du derrière de ses oreilles jusqu'au bas de sa nuque, une peau

pustuleuse, recouverte d'abcès et de cicatrices. Ses joues, son front et son menton étaient parsemés de papules. De cet adipeux visage étaient visibles deux yeux vairons et sombres presque entièrement masqués par d'épaisses et huileuses paupières. Son nez, difforme et bosselé, était d'une mollesse comparable à celle de sa bouche, qui laissait parfois lâchement paraître une épaisse et visqueuse langue. Son cou, tout de plis et d'enflures, menait à une masse informe recouverte de marques et de vibices composant faiblement le reste de son être. Si sordide fut-elle, la seule harmonie chez l'Obèse reposait en la connivence entre sa physionomie et son ignoble esprit.

Il avait le corps d'un homme s'étant permis tous les excès, d'un homme ayant su compenser ses actes, imposant à d'autres corps la discipline qu'il ne pouvait imposer au sien.

Un jour, le regard d'un des êtres tomba sur le verrou du cachot. Il remarqua qu'il n'était pas fermé, qu'il n'avait été que déposé entre les barreaux. L'Obèse avait dû l'oublier, n'ayant plus à craindre leur départ. Le séquestré se tourna vers les autres, tentant de leur indiquer du regard sa découverte. Tous l'avaient vu, tous le savaient. Il était trop tard, ils étaient trop faibles. Ils restèrent assis, apathiques, à attendre.

Le temps passa. La physionomie de l'Obèse en était alors à son plus dégoûtant. Ses flasques et lourdes chairs rendaient son pas pénible, faisaient de son insuffisant souffle un interminable râle. Le craquement effroyable des lattes n'annonçait

plus que rarement la sustentation des séquestrés. L'Obèse se déplaçait de moins en moins, réduisant ses mouvements à la préparation de ses écœurants repas et à ses visites au cachot. Bientôt, ses repas changèrent de contenu jusqu'à ne plus être composés que de riz, de pommes de terre ou d'autres racines. Lorsqu'en ses murs il parvenait à trouver quelque cadavre de rongeur, il le cuisait dans un bouillon de vin. Ne pouvant plus sortir de chez lui, trop gras et trop malade pour bouger, ne pouvant plus se ravitailler en eau et en vivres, il épuisait ses ressources. Pendant ce temps, les êtres du cachot croyaient à leurs derniers instants.

Puis, vint le jour où il n'y eut plus rien à manger. L'Obèse se laissa choir dans son fauteuil, pour ne plus jamais s'en relever. Lorsqu'il mourut, les moribonds ne le surent pas. Il leur fallut attendre cette odeur si familière pour s'en apercevoir. Mais derrière ces émanations de décomposition, des parfums plus doux, semblant provenir du même corps, ravivèrent leur esprit. Des parfums capables de doter les carcasses du désir des vautours. Un repas alléchant. Le puissant fumet d'un porc gras et de volailles faisandées. Quelques muridés cuits à point dans une épaisse sauce au vin contenant les résidus grasseux des viandes. Des pommes de terre pilées gorgées de beurre et d'ail, du confit d'oignons, de riches pâtés et cretons, et plusieurs autres mets tout aussi gras et ragoûtants. Un repas dont les effluves suffirent à ranimer les êtres depuis les profondeurs de leur âme.

De quoi se régaler.

LE MEILLEUR DES DEUX

Annie-Kim Robitaille

Le monde du rêve constituait pour moi un monde à part, et ce, jusqu'à cette nuit de mon enfance où j'ai réellement cru à son existence à part entière. Bien souvent, la seule manière de se défaire d'une certitude est de l'expérimenter pleinement, si bien qu'on finit par être convaincu de sa véracité... pour brutalement se rendre compte du contraire. Tomber de haut pour mieux se réveiller. Vous me direz que cette prise de conscience n'est pas aussi grandiose que je le crois. Or, pour l'enfant que j'étais, ça été tout un émoi. Mes songes étaient si clairs, si réels, à l'époque, que lorsque j'ouvrais les yeux, j'avais simplement l'impression de traverser un portail, relais entre mes deux vies. J'alternais ainsi le plus naturellement du monde entre l'une et l'autre de ces existences parallèles, persuadée que tout le monde en faisait de même!

Un soir, alors que j'étais aspirée par la vie que j'appelais « coloriée »—car celle du rêve ne l'était pas—, il y eut un court-circuit. Mon esprit sembla avoir conscience d'être à nouveau

clôturé dans un chétif corps de douze ans tout en continuant de percevoir l'environnement de façon beaucoup plus précise. Comme à travers un filtre qui rendrait tout chatoyant. J'entrouvris les yeux et fus assaillie par les formes mouvantes du couvre-lit. L'indigo et le blanc, qui normalement m'apaisaient, se caressaient mutuellement, presque sensuellement. Les doux pandas placides de la toile accrochée à ma gauche gesticulaient en grognant. Les quelques mèches de cheveux qui m'entravaient les narines se plaisaient à me chatouiller. Comme animées d'une volonté. Quel ne fut pas mon émerveillement de constater qu'une brèche était possible entre ces deux univers que j'affectionnais ! Je n'avais jusqu'alors jamais ressenti un quelconque penchant pour le rêve ou le réel. Décidément, c'était l'amalgame au cœur duquel je me trouvais à cet instant qui représentait le meilleur des deux... L'exaltation et l'impossible complétaient formidablement le concret et le familier. Et j'étais la seule à en être témoin !

Tout en m'efforçant de rester immobile—un mouvement impromptu pouvait bien rompre l'enchantement—, je pivotai tranquillement la tête vers les pandas, qui devenaient de plus en plus bruyants. Affolés, ils tentaient de m'avertir, pointant l'oreiller. J'étais, comme j'en avais l'habitude à cet âge-là, couchée sur le ventre, les bras réfugiés sous cet oreiller qu'on m'indiquait avec acharnement. À moitié convaincue du danger, je tâtai de la main gauche la moiteur caractéristique du dessous du coussin : horreur !

Une main inerte, mais toujours chaude, y gisait! C'était incroyable! La réalité avait vraiment fusionné avec son antagoniste. J'en avais maintenant la preuve! Morbide *et* merveilleuse. Cette main symbolisait la réalisation de mes rêves, littéralement. Je pouvais le *tâter*, cet objet transdimensionnel! Cette constatation momentanée, que j'avais déjà envie d'exposer à ma sœur, fut toutefois vite pulvérisée. Il s'avérait que le membre moribond n'était en fait que ma propre main, dont la circulation avait été coupée—j'avais dormi la tête appuyée dessus toute la nuit. Tout s'expliquait rationnellement, scientifiquement, *froidement*. Je n'oublierai jamais l'effroi que cette désillusion a jeté dans mon imaginaire. L'heure du coucher, qui auparavant signifiait une alternative, un autre bonheur, ne représente plus qu'un simple... temps mort, dirais-je. Un gaspillage de temps, une faiblesse biologique.

Tout de même, je conserverai ce souvenir du temps où j'y ai cru, à cette autre possibilité exponentielle, infinie.

LE SCEPTIQUE

Francis Tremblay

*Contrairement à la roche, l'humain, lui,
doit constamment se rappeler qu'il est.*

Inconnu

*Celui à qui est accordée cette suprême expérience
perd le sentiment de la réalité de son intelligence ;
mais quand il revient d'une telle contemplation à l'intelligence,
il la trouve pleine d'une splendeur divine éclatante.*

Levi Yitzhok de Berditchev, « Kedoushat Levi »

I. Pensée

Et si cela n'était qu'une feinte?
Des vols sans voleurs, des exploits sans courage?
Qu'une façon de parler, de l'autodéfense.

Histoire de s'allonger un peu

S'étendre sur un sol

Les yeux fermés;

Et si c'était notre envie de repos

Qui fantasmait de cette terre?

L'air épais infranchissable

Je n'y peux tout retrancher.

Toujours devant, quelque chose

Minimalement

Déjà, être là, déjà trop;
 Dès le début; déjà trop;
 Déjà plus ou moins qu'être,
 Quelque chose s'extirpe du néant :
 Impossible de ne penser à rien

Ô vivacité, mon désespoir,
 Que n'ai-je pas d'autres noms pour toi!

Les sons ne sont-ils tous pas les mêmes?
 Le Son

De son unique couleur
 Coule et crève nos
 Mots et crèvent nos
 Mots!

C'est le regard – Destructeur!
 L'arrêt – Vite! Repartons!
 La pensée – pourfendeur de l'être!
 Le retour en arrière n'exhibe
 Que vertigineuses profondeurs

Dois-je tout de même continuer?

II. Plainte ou le désir du néant

Ne faudrait-il pas t'écouter, de l'autre côté?

Mis à nu, toi Pauvreté

Toi qui es.

Son

Nous ne t'entendons pas

Lueur

Nous sommes aveuglés

Seule

Nous sommes déjà trop

Par Toi, tout fleurit

Et nous parmi tout,

Fleuron d'ouverture,

Fleurissons d'inquiétude,

Immergés d'être,

Vers toi nourrissons s'efforçant,

Venons crever d'amour

Au pied de ta lumière

Ô Néant

Mais parle, allons parle!

Nous ne comprenons pas ta langue

Parle-nous!

Que ta vie nous reste celée

Parle-nous!

Que tu aimes à te cacher

Parle-nous!

Nous te savons tout près

Parle-nous!

Nous sentons tes signes!

III. La vie

Dans quelques instants, je sortirai, je reviendrai
 Feraï comme si rien ne s'était passé
 Replongerais
 Dans l'expérience
 Flatterai mes sens
 Jouissances dispersées
 Dans quelques instants, rien ne sera plus écrit
 Métaphore
 L'écrit volatile
 Cette chose ailée
 Brève
 Lueur de raison
 Dans quelques instants, j'enterrerai le doute
 Je croirai vivre
 Remontée ponctuelle
 J'ignorerai tout
 Je me ferai le chemin
 la vérité et la vie
 Sans regret, pleinement
 Jusqu'au prochain mot
 Jusqu'au prochain creux
 Dans quelques instants, je quitterai
 Cette vie où il est impossible de vivre
 Et alors je me tiendrai acrobate
 Pensées obliques
 Dans l'entre-deux
 Moi le volé feu le bâtard
 Dans quelques instants, j'effacerai l'humanité
 Je serai humain à ne pas y penser
 À ne pas regarder
 Défaut de curiosité
 Moi qui ne suis rien
 J'ai au moins ce défaut

ATLAS FINI

Cédric Trahan

ATLAS, porteur de la Terre

PROMÉTHÉE, voleur de feu, dit le Sauveur

HESPÉRIE, fille d'Atlas

HÉRACLÈS

OUVERTURE

À l'entrée des Enfers se trouvait Atlas. Il tenait la Terre à bout de bras. Son visage, rouge, était crispé. Des plis parsemaient son front. Des filets de sueur dégouлинаient de sa chevelure de glaise. Il tremblait. Ses veines, mises en évidence, traçaient de sombres arcanes comme des sentiers rocheux. On entendit un souffle rauque. Ce devait être lui. Il n'y avait personne d'autre dans la chambre. Celle-ci était blanche d'une lumière cachée. Des colonnes ioniques se moquaient, ironiques, d'Atlas : elles faisaient à plusieurs ce qu'il accomplissait solitairement. À la base de ces colonnes était écrit ce court poème :

*Quand le feu aura fait fondre les chaînes,
Quand la force te fuira, quand la Terre
À la fin t'écroulera, le jour salubre
Nous fixera et nous endosserons ta peine.*

C'était la prophétie. Elle alimentait les joies et les misères d'Atlas. À chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde, il la voyait : Quand le feu! Quand la force! Quand la Terre! Une fois, pour toujours, la paix.

Dans ce vestibule des damnés, deux portes menaient vers l'ailleurs. Elles étaient ouvertes en tout temps. On n'y voyait rien, que les ténèbres des profondeurs d'un côté et de l'autre, l'obscurité des êtres humains.

ATLAS - Qu'ai-je ? ma voix encore aujourd'hui sonne bizarrement, comme si je m'écoutais à travers un téléphone qui faisait défaut et me déformait, moi, intimement, car avant, je m'en souviens ! (je me souviens de beaucoup de choses, même si, ici, il n'y a rien à voir, rien à faire, rien pour penser) avant, dis-je, ma voix était plus simple; du moins, jamais aussi fatigante. Elle ne veut pas m'abandonner à mon sort, elle ne veut pas que je force à toute allure, mes bras tendus éternellement—non ! tu te trompes, Atlas, tu penses encore à ces hyperboles après toutes ces années ? Il est écrit ici, et Tirésias te l'a dit lui-même, tu sais bien que ton châtiment n'est pas éternel, même si Zeus est le plus mesquin, le plus terrible et le plus puissant des dieux (voilà pourquoi il *domine* le mont Olympe). Non, il ne l'est pas, éternel, malgré mes soupçons : Zeus ne s'est enquis des lettres de Tirésias qu'en vue de me faire espérer et, accablé d'espoir que je suis, de m'empêcher de renoncer à la vie, à l'existence

possiblement autre. Des fois, me dis-je, tu devrais prendre exemple sur ton gendre Sisyphe qui roule, qui roule, d'un côté de sa colline, puis de l'autre, un rocher aussi lourd que peut l'être pour lui la Terre, parce qu'il n'est qu'*humain*, et n'a pas la force que j'ai, mais, je l'avoue, je n'ai jamais été capable d'*imaginer Sisyphe heureux*. Étant donné que nous sommes voués à une même fatalité, à un même effort, à un même supplice, je devrais le comprendre, mais comment pouvons-nous, je le demande ! faire abstraction de toutes les misères que nous vivons pour nous élever à ce que l'on nomme le bonheur ? Ah ! quelle famille ! mon gendre est châtié, mes filles, transformées en colombe, mon frère Épiméthée, idiot, Prométhée, un traître et origine de mes souffrances, car, oui ! avant qu'il n'apporte ce feu maudit sur la Terre, elle était bien légère ; depuis qu'elle se plaque de métal et me bombarde de gratte-ciel, mes malheurs sont d'autant plus grands, quel traître, quel malfaiteur ! Je présume en plus que ce changement est le coupable du meurtre de ma parole libre ! Doux Jésus ! j'oubliais, j'oublie toujours ce rituel matinal (la nuit, ma voix s'éteint) *ô muses vous qui êtes aux cieux, ô muse je vous invoque, inspirez mon divin langage...*

Ici, Atlas devint morne et arquait la tête vers le sol. Ses lèvres s'agitaient indistinctement, d'un rude murmure. Le silence parut se faire dans la chambre pure, mais le rituel se poursuivait à voix basse. Brusquement, il s'anima, reprit vie et leva le regard vers les êtres humains comme un signe de vaine protestation. Par vengeance,

la Terre soudainement sembla plus lourde et les muscles d'Atlas saillirent. Il plia légèrement les genoux, faiblissant, mais rapidement il reprit le dessus. Cela, étrangement, le fit sourire.

ATLAS - Ce qui me rend heureux n'a jamais été cette douleur, c'est plutôt cet espoir damné qui gît sur cette pierre tombale, parce qu'à chaque fois que je faiblis, je les regarde, les mots de Tirésias, et je me dis : voilà, Atlas ! la Terre commence à te surpasser en force et en puissance, bientôt ce sera le temps où le feu brisera ses chaînes. À en croire le prophète, les colonnes les plus solides seront forgées par les Titans et se placeront sous la Terre jusqu'à ce que mes épaules ressentent à nouveau, comme avant la Guerre, la légèreté de l'existence. Cependant, Tirésias n'a pas daigné me renseigner sur le feu et ses chaînes quand je le lui ai demandé; ses yeux se sont tournés vers moi, sa bouche s'est tenue coite et après m'avoir dévisagé pendant une minute, il a détourné son regard du mien, ne prononçant plus un mot. Aujourd'hui, je sens en mon corps, en chacun de mes membres, l'avènement du Grand Soir : plus je meurs, plus j'ai des chances de survivre—des pas !

SCÈNE PREMIÈRE

Entra Hespérie par la porte de derrière, celle qui menait aux Enfers. Atlas ne la voyait pas, mais il l'entendait. Il était aux aguets, en essayant, par-dessus son épaule, d'identifier le nouveau venu.

ATLAS, à lui-même - Des pas ! Des pas ! J'ai peur

que cet inconnu soit un bourreau désireux de contempler son oeuvre !

Hespérie s'approcha lentement, à pas léger comme l'air, pour ne pas l'effrayer, regardant son père avec pitié. Elle portait un chiton de couleur bleue, habituellement bercé par la brise, qui lui couvrait son ample chair et dissimulait même ses pieds nus. Ses cheveux bouclés étaient retenus en chignon sur le dessus de sa tête. Hespérie prit parole; on en entendit la profondeur et la gravité, semblables au bruit d'une bourrasque soufflant dans une caverne.

HESPÉRIE - Mon père ! Oh, mon père ! Te voir ainsi me cause tant de chagrin !

ATLAS - Hespérie ! c'est toi qui te faufiles dans mon dos; il y a si longtemps que je n'ai pas reçu la visite d'une de mes filles : tes sœurs les Pléiades séjournent auprès d'Athéna et tes sœurs les Hespérides, auprès des pommes d'or ! Mais souviens-toi, ma fille, il faut dire vous.

HESPÉRIE - Bien, mon père, et je vous demande pardon pour tout, car l'Enfer est si loin. Nous ne pouvons pas désertier facilement nos devoirs. Si je suis parvenue ici, c'est parce qu'une grande nouvelle doit être délivrée.

ATLAS - Ma fille, c'est moi, ton devoir, n'est-ce pas ? de quoi s'agit-il ? as-tu apporté un linge, une serviette ? est-ce quelque chose de noble ou de terrible ? de bienfaisant ou de malfaisant ? Viens, pendant ce temps, lave-moi, je t'en prie.

Alors Hespérie passa la serviette avec quiétude

sur le visage de son père, puis sur ses bras et son torse. Elle nettoyait la sueur et la poussière éprises du corps d'Atlas.

HESPÉRIE, *perdue dans ses pensées pendant que la parole d'Atlas se poursuivait sempiternellement -* Je me souviens de ses anciens jours. Il était si glorieux, à cette époque. Regardez où nous en sommes maintenant. Si bas, cachés aux Enfers, soutenant la terre. (*Sur un ton de confidence*) Quand j'étais petite et que je le visitais, il me racontait cette histoire. Il avait été le lieutenant de l'armée de Chronos dans la guerre contre Zeus. C'était lui qui avait tenu le drapeau vert sur le champ de bataille. C'était lui qui était censé abattre le drapeau rouge des révoltés de l'Olympe, mais *les rebelles*, disait-il, l'ont emporté. Ils étaient bien armés, m'a-t-il dit, leurs marteaux et leurs faucilles, leurs canons et leurs barricades, devaient avoir quelques pouvoirs magiques. Autrement, pourquoi mon père aurait-il perdu ? Et depuis la fin de la Grande Guerre, le voilà soumis à leur parti pris. Ils se sont battus pour la libération, ils ont lutté pour se défaire de l'emprise des Titans et qu'ont-ils fait en retour, ces modernes ? Ils ont assujetti les vieux rivaux. Votre dignité est si loin, à présent, mon cher père ! (*Éclair de lucidité*) Votre honneur, votre magnificence... mais que signifient donc ces mots ? Je ressens ce je ne sais quoi d'inquiétant en moi, près de l'esprit. Cela m'arrive parfois : j'ai l'impression que je ne m'appartiens plus. Ces mots, ils sortent de ma bouche sans mon âme comme intermédiaire. Qui suis-je ? « Qui suis-je » ? *Pour qui suis-je ? Qu'ai-je*

vanté? Ses coups de pied ont dû me faire perdre la mémoire. Heureusement, elle est maintenant si lourde (*L'éclair s'éteignit; le tonnerre passa; survint son silence*)

ATLAS - Vas-tu me dire, enfin, ce que tu me dissimules, cette grande nouvelle, funeste ou non? je la veux entendre.

HESPÉRIE, *avec un soupir indicible* - Elle l'a libéré.

ATLAS, *surpris* - Qui donc? Ce ne sont que des énigmes! Parle clairement, ma fille!

HESPÉRIE - Héraclès, elle a libéré mon oncle Prométhée.

ATLAS, *s'écriant de rage* - Quoi! Prométhée, ce traître envers sa famille, envers ses camarades, envers tous ses satanés semblables, ce traître est libre? Le Caucase ne le retient plus? l'aigle ne lui déchire plus le foie? son martyr à lui a cessé? qu'a fait Zeus, dis-moi qu'a-t-il fait? l'a-t-il retrouvé?

HESPÉRIE - Mon père, Zeus approuve. Héraclès est son enfant; Zeus l'aime.

ATLAS - Je le hais! Je le hais! Pourquoi lui? Pourquoi a-t-elle défait ses chaînes, à ce voleur de feu? Mais... Diantre! (*Il avait compris*) Tout commence ici, ma fille, tout commence : le feu, la terre; la prophétie s'accomplit! Comment expliquerais-tu autrement la libération de mon frère, lui qui a outré Zeus plus que je ne l'ai fait? C'est la marche du Destin! Le jour salutaire! L'Histoire œuvre! *Quand le feu fera fondre ses chaînes, quand la force te fuira, quand la terre s'alourdira* : toutes les conditions sont réunies.

Si je disais *ma fin est proche*, je devrais dire *la fin est proche*! Que vienne Héraclès! Vite, ayons confiance! Les colonnes seront posées. Va voir, ma fille, va recueillir les nouvelles du front, va te renseigner!

HESPÉRIE - Oui!

Elle s'enfuit précipitamment, en mal d'être, mais sur le point de disparaître dans l'embrasure de la porte des Enfers, elle s'arrêta et se retourna.

HESPÉRIE, à elle-même - Et maintenant ? Rien. J'y vais. Sans raison aucune. J'aurai peur. Mes sœurs aussi. Sa liberté ? Misère...

SCÈNE DERNIÈRE

ATLAS, avec véhémence - Prométhée! Prométhée!

PROMÉTHÉE - Me voilà.

Prométhée, peau de lumière, flambeau vivant et mobile, regard d'astres, mains de flammes, Prométhée, le voleur de feu, dit le Sauveur, se présenta devant son frère.

ATLAS, rusé - Mon frère, mon doux frère, comme il me plaît de te voir déchaîné et libre; tu as l'air si radieux, comment te sens-tu depuis ta libération ?

PROMÉTHÉE, avec surprise - Mon frère ? Toi ? Avec cette voix...?

ATLAS - Oui! Oui! Ne me reconnais-tu pas ?

PROMÉTHÉE - Atlas, mon frère... Non. Je n'ai de famille que ceux qui aiment la Justice, notre Mère à tous. Tu n'es plus mon frère depuis, hélas,

très longtemps. Tu trouves que j'ai l'air bien ? Eh bien, j'ai un foie et je ne suis plus entravé. Et toi ?
(*Ironique*) Comment vas-tu ?

ATLAS - Mieux ! Beaucoup mieux ! Plein d'espoir et d'avenir ! Qu'importe ! Où est Héraclès ? viendra-t-elle ? comment t'a-t-elle libéré ? est-elle aussi puissante que les rumeurs le laissent entendre ?

PROMÉTHÉE - Oui, Atlas, elle l'est. Elle m'est apparue le jour sans craindre Zeus aux éclairs triomphants. Te souviens-tu de son étendard, à lui, durant la Grande Guerre ?

ATLAS - Je ne peux guère oublier la vision que j'ai de toi et de cet étendard.

PROMÉTHÉE - Elle en portait un similaire, mais d'une couleur inattendue.

ATLAS - Rouge ? Vert ? Dis !

PROMÉTHÉE - Ni l'un ni l'autre : noir. C'est grâce à cela qu'elle m'a libéré. Il devait avoir *quelques pouvoirs magiques*, m'avait-elle dit en se moquant. Lors de la libération, elle m'a glissé ceci à l'oreille : *ce n'est qu'un début*, elle m'a ainsi consacré un rôle, une visée à mon existence dans ce monde. Pour continuer le combat, je...

ATLAS, soudain - Au diable ! Prométhée, au diable ! Pourquoi es-tu ici ? Où est Héraclès, ma digne libératrice ? Si tu es ici sans elle, va-t'en ! Car je cultive ma haine depuis la Grande Guerre, depuis tes trahisons, surtout depuis que tu as donné le feu aux hommes.

PROMÉTHÉE, impassible - La Grande Guerre...

Quelle futilité... Thémis et moi avons combattu du côté de Zeus aux éclairs triomphants en croyant à la Justice. Les Titans opprimaient les leurs depuis des siècles : Chronos, ce tyran, avait dévoré les frères et les sœurs de Zeus aux éclairs triomphants. Trouves-tu cela juste et bon ? Quelle futilité... Peu après, qu'ont-ils fait, les libérateurs ? Ils sont devenus *vous*. Ils t'ont amené ici, au Tartare, toi et les autres Titans. J'ai longtemps voulu vous libérer, trouver des alternatives aux prisons et rétablir une harmonie, un genre de fraternité, mais rien de tout cela n'était en mon pouvoir. J'ai décidé de sauver les hommes en premier, ces misérables parmi les misérables. Je leur ai donné le feu avec lequel ils ont développé des techniques et érigé des cités, se protégeant contre les caprices des dieux. Un peuple, armé du feu, jamais ne sera vaincu. Par la suite, Zeus aux éclairs triomphants m'a traqué sans relâche et, finalement, il m'a attaché au rocher du Caucase.

ATLAS - Des techniques ! Sais-tu ce qu'elles m'ont fait, ces techniques ? Elles me brisent le dos comme de la terre sèche ! Je dépérissais à chaque fois que les êtres humains progressent. Pourquoi ne me libères-tu pas, toi qui affirmes l'émancipation ?

PROMÉTHÉE - Tu oublies, Atlas, que c'est à cause de toi qu'ils peuvent alourdir la Terre sans cesse. Tu les soutiens dans leur quête de la déchéance. Sans toi, elle se serait déjà fracassée. Sans toi, sans le soutien éternel d'un dieu, peut-

être auraient-ils déjà contenu eux-mêmes leur déchéance. Atlas, maintenant, écoute. Je viens leur offrir cette chance. Qu'ils avancent, qu'ils avancent *sans reculer*!

ATLAS - C'est impossible ! Si les colonnes ne me remplacent pas, la Terre, elle, tombera.

PROMÉTHÉE - Les risques ne me sont pas inconnus, mais si elle se maintient, les hommes vivront et je te donnerai ta liberté, Atlas.

ATLAS - Soit ! Que périssent les humains ! Héraclès ! Héraclès, je t'attends !

PROMÉTHÉE - Que vois-je... Tu n'as aucun amour et c'est bien cela qui nous distingue. Tu n'as aucune solidarité. Moi, depuis le début, je suis à leurs côtés — Quelqu'un te visite, Atlas ?

OUVERTURE SECONDE

Entra Hespérie.

HESPÉRIE, *surprise de voir Prométhée discuter avec son père* - Mon oncle. Mon père. Bonjour. J'ai des nouvelles. Dois-je les dire ?

ATLAS - Parle !

HESPÉRIE - Héraclès est loin !

ATLAS - Quoi !

PROMÉTHÉE, *souriant* - Ce n'est pas elle qui te libérera, Atlas.

ATLAS - Quoi !

PROMÉTHÉE - Hespérie, je t'en prie. Veux-tu nous quitter ? Tu ne veux pas témoigner de ce qui suivra... Un homme, ton père, arc-bouté, peinant

à recouvrer ses jambes, rampant sur le sol...

ATLAS - Tirésias! Tirésias! Qu'as-tu fait!

Hespérie sortit. Que prévoyait son oncle? Cette ambiance la surprit et l'attrista, car elle pensait que si la libération de son père advenait, les coups aussi.

PROMÉTHÉE, regardant son frère à ses pieds s'écrouler de fatigue - C'est fait. Te voilà libre.

Prométhée devint attentif au globe terrestre.

PROMÉTHÉE - Voilà. Rien ne tombe. J'œuvrerai chaque soir, jusqu'à la victoire. Il ne reste qu'une ombre noire à faire disparaître dans la lumière, une ombre sur les coeurs...

Mais le corps avait disparu de la pièce. Prométhée contempla encore les êtres humains. Atlas y est toujours, dit-il, résolument, avant de sortir de la pièce.

PRINTEMPS 2015 | NUMÉRO III

APPEL DE TEXTES

SUR LE THÈME DU

SEUIL.

La revue *Ekphrasis* vous propose de participer à son troisième numéro. La ligne directrice sera le Seuil. En tant que créateurs, vous pourrez explorer les différentes évocations tirées de l'usage du mot. Nous incluons toutes les manifestations du seuil : un thème, un motif, une isotopie, une contrainte formelle, la construction d'un personnage, l'argument polémique d'un pamphlet, etc. Pour le 20 janvier, nous vous invitons à soumettre vos textes de tous genres contenant un maximum de 2500 mots, à l'adresse suivante : revue@ekphrasis.ca. N'hésitez pas à nous contacter, quelles que soient vos interrogations.

POÉSIE | FICTION | TEXTE THÉÂTRAL | ESSAI
UN MAXIMUM DE 2500 MOTS
JUSQU'AU 20 JANVIER 2015
[REVUE@EKPHRASIS.CA](mailto:revue@ekphrasis.ca)

VISITEZ-NOUS SUR
EKPHRASIS.CA